

STANISLAS DE GUAITA

L'OCCULTISME

dans les lettres à

MAURICE BARRÈS

1888 - 1897

et dans quelques lettres intéressantes de divers au même

**Extraits colligés
par Catherine Amadou***

* Depuis le n° 29-30.

1892

12 juin, Paris. *G. réclame « un fort volume in-8° relié en demi maroquin vert foncé, avec des fleurs de lys sur le dos et des filets sur les plats, dont le titre est : *La France Mistique, tableau des eccentricités* (sic [G. mais on trouve aussi "excentricités"]]) religieuses de ce tems* (Paris, 1855, Coulon-Pineau, 8°) [par Alexandre Erdan (pseudo. d'Alexandre André Jacob)] » emprunté par MB à Nancy quelques mois avant son mariage, « j'en ai grand besoin aujourd'hui... »

9 novembre, Alteville. « Je répare, en t'adressant la note ci-jointe, un oubli dont je suis contristé ; car il y a plus de 3 mois que j'ai promis à ce pauvre poète qui a nom Fabre des Essarts, de t'intéresser à sa détresse et d'insister près de toi pour que tu te fasses le promoteur de ses revendications. » *Ce poète est « très malheureux et intéressant à tous points de vue ».*

La note annoncée s'ensuit : « ...poète de talent, marié et père de famille, était, en 1889, commis rédacteur au Ministère de l'Instruction publique » ; révoqué le 12 février 1889 sous 2 prétextes. Depuis il donne des leçons pour vivre. Son adresse : 78, rue Demours, Paris.

20 novembre, Alteville. Sur "*l'Ennemi des lois*" (Paris, Perrin et C^{ie}, 1893) *Texte intégral.*

« Ton livre m'a prodigieusement intéressé, mon cher Maurice, mais, il faut bien que je t'avoue, au risque de paraître verser dans le « snobisme », qu'il m'a troublé quelque peu.

Tu y glorifies une magnanimité passionnelle qui me semble confiner à l'indifférence, et une manière de spiritualisation sentimentale sous laquelle se déguise à mes yeux la rétrogression vers le pur instinct.

Les *velus* n'ont de jalouse qu'à l'instant précis du désir, et cette passion se traduit chez eux sous la forme immédiate d'une lutte pour l'actuelle satisfaction de leurs sens. Assouvis, ils ne jaloussent plus.

C'est du moins la loi générale. Ceux chez qui se font apercevoir confusément des velléités de jalouse sentimentale – rare exception à la règle ci-dessus – ceux-là évoluent déjà vers une sublimation de leur essence : ils touchent le seuil de l'hominalité.

Et vois, si nous nous en tenons au Règne hominal : quelles races ou primitives ou abâtardies s'accommodent de la communauté des femmes, que Platon n'inscrivit au programme de sa République idéale, que comme un de ces paradoxes incisifs dont sa verve est coutumière. [Socrate n'a-t-il pas fait plus, et prôné la pédérastie comme le mode le plus noble de l'amour ? Et qui veut voir là autre chose qu'un symbole paradoxal de la fécondation des âmes dans le discipulat, et de la culture des réceptivités intellectuelles ?]

Quant à la polygamie, forme très atténuée de la communauté des femmes, elle règne bien un peu partout en fait, mais aux contrées où son existence est passée en droit, on la voit coïncider avec la servitude et l'avilissement absolus du sexe féminin.

Revenons au cas de ton ami Maltère, qui cumule en amour, avec une élégance digne d'un meilleur emploi.

Je conçois toutes les faiblesses et j'excuse toutes les défaillances, mais à la condition expresse qu'on se sache faible et défaillant. Je n'aime pas qu'on fasse des dieux de ses débilités morales. Ce n'est donc pas la bifurcation sentimentale d'André que j'incrimine, puisqu'enfin, André s'avoue très misérable, et que Claire en tombe d'accord, voire surenchérit (page 249). La naïveté de son lyrisme me choque davantage, lors du sacrifice de Claire.

Mais Claire envoyant André à Marina par pitié pour cette femme, Claire ouvrant sa maison, - j'allais dire prêtant son lit - à Marina pour la consoler et la guérir : voilà ce qui me passe, et (tranchons le mot) me scandalise tout à fait.

Note bien que j'admettrais encore qu'elle se dévouât et se sacrifiât toute ; mais uniquement en vue du bonheur de celui qu'elle aime, si elle le sentait malheureux auprès d'elle. Mais qu'elle consente au partage avec Marina par tendresse d'âme pour cette dernière, je trouve cela prodigieux et contre nature. À mon avis, une femme n'aime pas, qui se dévoue de la sorte à une rivale.

Le propre de l'amour est d'être exclusif de tout partage. Ce n'est pas là une loi divine, non, c'est un fait humain...

Et je ne puis me défendre de croire qu'André trouverait moins sublime la tolérance de sa femme, si celle-ci, amoureuse d'un tiers, s'avisa de suggérer à son mari un désintéressement analogue. C'est alors, mon cher Maurice, que la tendresse possible de ton héros conspirerait avec sa vanité probable, pour imposer silence à sa logique, tant sincère et inflexible qu'il se targuât de la maintenir ! C'est là que ces deux sentiments si naturels, si creux, enracinés au cœur humain, lui prêcheraient à l'envi l'exclusivisme en matière d'amour ! Et cependant Maltère piétinerait au pied du mur. Car ce qu'il a exalté en Claire, c'est ce sentiment de solidarité universelle qui lui fait immoler son amour, pour panser le cœur meurtri d'une rivale. Or voici que Maltère se sent incapable de la réciproque (du moins je l'espère pour lui). Qu'objectera-t-il maintenant, requis du même sacrifice ? À son tour s'immolera-t-il, à cette seule fin d'appliquer le baume de sa condescendance sur la blessure d'amour dont gémit tel galvaudeux, qui a su se rendre intéressant à Madame ?

Je m'étonne que toi, cher ami, si prompt à flétrir les lois conventionnelles et la routine de mœurs surannées ; si désireux qu'on en revienne tout simplement aux impulsions "du cœur et de la nature" (page 252), tu te résignes à faire mentir le cœur humain, jusqu'à lui infliger des sentiments hostiles à ses innéités ; et à violenter la Nature en contredisant à ses normes universelles, au

nom de l'illusoire universalisation d'un sentiment de pitié que les cœurs épris n'ont jamais connu.

L'entité psychique se refuse à pareil sentiment ; l'instinct même y répugne. Quant à l'intelligence, il ne me paraît point qu'elle prescrive rien de tel à la conscience révoltée.

La conduite de Claire ne s'expliquerait que par sa seule indifférence à l'égard d'André.

Quant aux idées générales de ton livre, mon cher Maurice, je ne vois pas bien si tu restes fidèle au socialisme, ou si, transfuge, tu vas passer à l'anarchisme, son antinomie radicale, selon moi.

Que nous viens-tu parler de solidarité qui « te rend responsable de toute souffrance, par le fait qu'elle retentit en toi » (page 249) ; alors que tu pousses le tendances individualistes jusqu'à prétendre « organiser une génération... où nul moi particulier ne soit asservi au moi général » (p. 281) ?

De cette loi constante qui relie le Particulier à l'Universel, et rattache l'Individu à l'Être collectif dont il n'est qu'un sous-multiple, - ne retiendras-tu que les liens qui sont de nulle entrave à tes passions, et briseras-tu tous les autres ?

C'est ce que je ne puis croire. Que tu aies tort ou raison, je te sais d'une loyauté intellectuelle absolue, incapable de compromissions, et d'ailleurs dédaigneux de toutes étiquettes.

N'empêche que je suis curieux de te voir cingler entre les deux écueils de l'Anarchisme (subversif de toute loi) et du Socialisme (si dommageable aux individualités d'exception).

Le Socialisme, qui répugne profondément à mes instincts, s'impose dans une certaine mesure à mon esprit par la rigueur de ses déductions. Quant à l'Anarchie, elle serait sans doute l'idéal à mes yeux, si l'on pouvait supprimer en l'univers une seule petite chose, un rien du tout - le Mal.

Dans l'hypothèse d'un paradis terrestre reconquis, d'un état d'innocence restitué à l'homme, le pesant édifice des lois n'aurait plus sa raison d'être. Les hommes se groupant selon leurs affinités électives, ceux qui s'aiment se rapprochant, ceux qui ne sympathisent point s'éloignant pour rejoindre leurs pareils : toutes les créations de la spontanéité humaine, purement instinctive en son essor, s'édifieraient suivant une loi d'harmonie. Les contraires eux-mêmes, mis en valeur dans la symétrie de leur opposition mutuelle, les contraires collaboreraient au vaste monument de l'Unité ... Mais je te le répète, mon cher Ami, cette harmonie spontanée, reposant sur la génueine synthèse des attractions et des antipathies réciproques, ne serait susceptible de l'ébaucher que sur le sol fabuleux d'Eden. Encore faudrait-il prendre soin de déraciner l'arbre fatal et de décommander la tragi-comédie dont le Serpent tient le principal rôle.

Telles sont, mon cher Ami, les quelques réflexions que m'a suggérées la lecture de ton livre, qui, je puis dire, m'a passionné : car en tant qu'œuvre d'art, je l'estime un chef-d'œuvre.

Puisse cette appréciation – très sincère – me faire pardonner les petites querelles que je t'ai cherchées sur le chef de tes théories. Tu n'aimes point les compliments ; j'ai donc insisté sur les critiques. Philosophiquement, *L'Ennemi des lois* ne m'a pas toujours satisfait ; je t'avouerai même qu'il m'a exaspéré par endroits. Littérairement, mon admiration reste entière. Tu t'affirmes un écrivain de plus en plus personnel et savoureux. Ton livre ressemble à cette jeune Sénéchale dont parle Balzac « honnêtement atornée », « décemment gorgiasée de haults parfums ».

Tu peux t'attendre à un joli succès d'effarouchement et de scandale. La chose n'est, que j'augure, ni pour te surprendre ni pour te déplaire.

Merci d'avance pour tout ce que tu tenteras en faveur de cet excellent Fabre des Essarts. Je te serai deux fois reconnaissant si tu aboutis à un résultat décisif, comme je l'espère.

Je me réjouis très fort de vous voir au Nouvel An, à Nancy où probablement je serai. En attendant, je te prie de te faire, près de Madame Barrès, l'interprète de mes respectueux hommages, et de garder pour toi ma plus affectueuse poignée de main."

[Signée :] Stanislas de Guaita